

KULTUR EXTRA – LE MAGAZINE EN LIGNE, 11.08.2020

## **Parabole de saint en plein air**

De Stefan Bock

Des légendes autour de saints, il en existe à foison. Elles constituent même un genre littéraire à part entière. Mais la figure du saint-buveur se distingue des autres. En particulier en Europe de l'Est, où elle est très répandue. Entre sérieux et satire, frôlant souvent la farce, elle dépeint l'humain comme un être faible, corruptible et prêt à croire n'importe quelle promesse de salut. Quoi de mieux que des saints, en particulier des saint-buveurs, pour illustrer la condition humaine ? Il suffit de penser au roman *Moscou-sur-Vodka* de Venedikt Erofeïev ou à la pièce de théâtre *Juillet* d'Ivan Vyrypaïev.

L'écrivain Joseph Roth, originaire de Galicie, appartient à une toute autre veine littéraire. Bien qu'il se soit lui aussi essayé aux histoires bibliques et sacrées, il est surtout célèbre pour son livre *Job, roman d'un homme simple*. Malgré sa conversion au catholicisme, Joseph Roth a toujours été considéré comme un Juif et a souffert de la persécution des nazis dès l'arrivée de Hitler au pouvoir, suivie de l'annexion de l'Autriche à l'Empire allemand. En 1933, Joseph Roth s'exile à Paris. Lui-même alcoolique, il écrit *La légende du saint-buveur* en 1938, comme on rédige son propre testament. Un an plus tard, il meurt d'une pneumonie lors d'un sevrage dans l'hospice pour indigents de l'hôpital Necker à Paris. Le fameux saint-buveur, un ancien travailleur immigré polonais errant à Paris, entretient un lien étroit avec la religion et possède de nombreux points communs avec son auteur, Joseph Roth. Tous deux ressentent la nostalgie du pays natal.

Andreas Kartak, un clochard et ivrogne parisien, reçoit deux cents francs de la part d'un élégant inconnu. Il devra s'acquitter de sa dette auprès de Sainte-Thérèse de Lisieux, dès qu'il ira mieux. Andreas vagabonde sur un chemin pavé de miracles et de bonnes intentions. Alors qu'il profite de la vie et dilapide son pécule en beuveries, l'argent et les petits bonheurs ne cessent de réapparaître, comme par enchantement. La seule difficulté qu'il rencontre concerne sa promesse de remboursement de dette à l'église de Sainte-Marie des Batignolles. Vieilles connaissances et autres verres de Pernod entravent inlassablement ses plans.

En définitive, *La légende du saint-buveur*, à l'instar de *Léviathan* – une autre nouvelle de Joseph Roth – aborde une question morale. Mais l'adaptation scénique de Ton und Kirschen n'a absolument rien d'un sermon. La troupe de théâtre itinérant, comme à son habitude, nous livre une pièce singulière et teintée d'humour. Rob Wyn Jones incarne un Andreas mélancolique et solitaire qui s'accroche coûte que coûte à son honneur déjà bien entamé. Grâce aux deux cents francs offerts par l'inconnu (David Johnston), le clochard alcoolique connaît une véritable

renaissance, croisant sans cesse la route d'anciennes et de nouvelles connaissances. Mais comme dit le proverbe : « ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour ». Ainsi se résume le destin d'Andreas, parsemé d'autant de miracles que de récurrentes désillusions.

Ce récit, bien plus qu'une simple parabole sur l'argent, semble avoir été écrit sur mesure pour Ton und Kirschen. La troupe prend un réel plaisir à mettre en scène l'histoire de ce travailleur immigré, sans domicile fixe, déambulant dans les rues parisiennes. Les passages narratifs sont prononcés à tour de rôle par les différents comédiens et des intermèdes burlesques viennent s'intercaler entre les scènes. On voit ainsi Nelson Leon, en homme bedonnant, se débattre avec une lampe à pied, ou incarnant un célèbre footballeur, nommé Kanjak, dribblant habilement avec un ballon invisible. Changements éclair de costumes, déménagement transformé en dressage de chevaux digne d'un numéro de cirque, musique jouée en live et autres chorégraphies figurent au répertoire de la troupe. Sans oublier les marionnettes de Daisy Watkiss : avec l'aide de Nelson Leon, elle manipule celle de Sainte-Thérèse dans un rêve d'Andreas, au cours duquel la petite sainte lave délicatement les pieds du saint pécheur.

Margarete Biereye et Zina Méziat jouent les rôles de l'ancienne et de la nouvelle bien-aimées d'Andreas que ce dernier croise sur le chemin de la rédemption. Paris est évoquée à travers un salon de coiffure, un bistrot animé, une maison close flamboyante, une église, un quartier de miséreux ou encore un hôtel de luxe. Le décor est constitué de trois panneaux grillagés pivotants et tapissés de divers tissus pour figurer les différents lieux du récit. Jusqu'à ce que les cloches retentissent et qu'Andreas parvienne enfin à trouver son chemin très particulier jusqu'à Dieu.